

LA MALADIE

LE NOM DE CINDAL, dont j'ignore toujours l'orthographe, me revient encore et encore, associé à un homme et aux mots que cet homme ne cessait de répéter dans la salle d'attente d'une clinique psychiatrique. « Dites-lui de faire quelque chose pour moi, qu'il fasse quelque chose pour moi ! J'ai un ulcère, j'ai un ulcère ! », clamait-il d'un ton lancinant. Pendant qu'il poussait sa plainte, j'imaginai que dans une espèce de fabrique située je ne sais où dans son corps, au creux de l'estomac à sa façon de se plier et de se serrer la taille, enfouis quelque part par là, des ulcères fleurissaient sans rémission et sans pitié. Le hurlement avait paralysé les gens dans la salle d'attente, où nous étions venus pour des problèmes mineurs, comparés au stade terminal de Cindal. La secrétaire, à qui Cindal avait réclamé d'urgence de voir le médecin, ne savait comment réagir devant ce cas inhabituel, qui surgissait là sans rendez-vous préalable et sans être jamais venu auparavant, sans même les avoir avertis par téléphone, et qui n'avait

pourtant pas l'air d'un homme violent. Elle avait disparu à l'intérieur de la clinique, et reparut pour dire que le docteur ne pouvait pas le recevoir, qu'il était en séance et qu'aussitôt après il devrait s'occuper du groupe de la salle d'attente. Alors, la voix déjà hachée par la souffrance, l'homme vint vers nous et nous pria de bien vouloir lui accorder quelques minutes de notre heure. Mais cette heure était intouchable, et même si nous étions prêts à lui céder le terrain de notre folie pour qu'il puisse se décharger de la sienne, le psychiatre fut formel : il ne le recevrait pas.

On se sent tellement dépourvu entre les mains des psychiatres qu'on ne peut même pas mettre en question ce qu'ils nous imposent. Par cette soumission prétendument transférentielle, on se dit que le médecin peut très bien avoir choisi une technique thérapeutique efficace quand il décide de *redresser* ainsi un désespéré sans rendez-vous fixe. C'est ce qu'il a fait avec Cindal, il a voulu le redresser, lui faire comprendre que lui ne pouvait manipuler comme bon lui semblait sa folie et le temps imparti aux autres. Finalement, Cindal est parti, non sans avoir imploré le maximum, son internement : « Je vous en prie, internez-moi ! » Pendant la consultation, le psychiatre, optant pour le silence, n'a répondu à aucune de nos questions ; j'ai cru comprendre qu'avec le temps, ce silence analytique a été perfectionné

jusqu'à devenir un silence d'outre-tombe pour ceux qui demandent une réponse immédiate à leur désespoir. Cindal s'est pendu la nuit même.

Je n'arrête pas de penser à Cindal, à qui l'aura pleuré, à qui le pleure encore. Qui, à part moi, se souvient de lui, plié en deux, gémissant, faisant son ulcère comme on fait son devoir, comme on accomplit une tâche scolaire, dans l'anti-chambre de la mort, et traçant des lettres rouges et fulgurantes avec les blessures de son ulcère, saignant par torrents à l'intérieur, pour finir par partir, au bout du rouleau, glissant vers l'autre monde, noyé dans son propre sang. Lui, j' imagine, se levait souvent la nuit ou au petit matin, ou encore dans le courant de la journée après une courte sieste où il avait peut-être réussi à maîtriser sa douleur ; alors, il se réveillait et se retrouvait tout bonnement avec un ulcère, non pas avec un ulcère isolé, mais bien avec un ulcère en communication permanente avec son esprit, comme si l'ulcère faisait corps avec la terreur qu'il déclenchait ou qui le déclenchait. Pour Cindal, ulcère et terreur survenaient simultanément lors de chaque réveil, à n'importe quel moment du jour. Plié en deux, il hurlait en appelant à l'aide.

Ce genre de personne, qui souffre avec tant de conviction – s'est-on dit après que Cindal se fut pendu à sa corde –, il faut l'abandonner à son sort, on ne peut rien faire pour

elle ; et lorsqu'une personne comme celle-là cherche ainsi sa propre mort, le jour où elle l'a trouvée, on pense qu'elle a enfin trouvé la paix, qu'elle a doucement glissé de l'autre côté et qu'en fin de compte elle a cessé de souffrir. On a laissé mourir Cindal en pensant que c'était ce qu'il voulait, que tôt ou tard il atteindrait son but. Cindal, dont le nom me revient régulièrement à l'esprit avec l'accent sur le i, Cindal dont le geste de se plier en deux me revient par vagues de souvenirs, on l'a laissé mourir parce que sa demande ne pouvait être satisfaite et parce que les requêtes de ce genre ne font rien de plus qu'assombrir la vie des autres et saper la plénitude à laquelle tout le monde a droit. Aucun individu vivant comme il se doit, rempli de projets et de certitudes, aucun individu jouissant de constantes gratifications ne peut se permettre de baisser la garde et de laisser entrer quelqu'un comme Cindal, quelqu'un qui n'a pas pris rendez-vous, qui n'a pas fait de réservation et qui est arrivé tard à la dernière plage de bon sens, celle que pouvait lui offrir la clinique d'un psychiatre.

Depuis, j'ai souvent été portée à évoquer le nom de Cindal dans des situations qui ressemblaient à celle qu'il avait endurée, implorant, dans la salle d'attente du psychiatre. Il y avait cependant une grande différence entre ses requêtes et les miennes. Lui avait l'air bien décidé à les proclamer à tue-tête, comme si toute pudeur l'avait abandonné et que rien ne

pouvait plus cacher son apitoiement sur lui-même. Il ne contrôlait plus du tout ses plaintes, ses rotules avaient fléchi jusqu'à la gémulation, il pliait, aucun orgueil ne pouvait retenir la conscience anticipée de sa fin. Moi, en revanche, j'ajourne obstinément chaque effleurement de l'angoisse, surtout par bonne éducation, pour ne gâcher la fête à personne ; à force de stratagèmes, je cache les hauts sommets d'affliction qui m'assaillent. Il me coûterait beaucoup de les laisser transparaitre, de décevoir les autres, de leur faire voir que l'ancienne sève du poème, « celle qui par la verte tige animait la fleur, celle-là même qui animait mes vertes années », était en fait une parfaite inductrice d'ulcères et de gastrites ; réduire en poussière la tranquillité avec laquelle ils me voyaient ruminer les heures et les jours n'aurait servi strictement à rien.

La psychanalyse dans le plein sens du terme n'a jamais été très généreuse avec moi. Tout compte fait, je n'ai jamais pu recourir à un traitement clinique individuel où seraient directement amenés à la surface les matériaux de mon inconscient. Pour des raisons financières, j'ai toujours dû suivre des thérapies de groupe, au cours desquelles j'ai réussi sans trop d'efforts à escamoter aux yeux de mes compagnons (et peut-être même à la sagacité du psychiatre) mon angoisse et ma